

PROMENADE
DE DIEPPE
AUX MONTAGNES
D'ÉCOSSE

TRILBY

CHARLES NODIER



Éditions l'Escalier

Promenade de Dieppe
aux Montagnes d'Écosse
1821

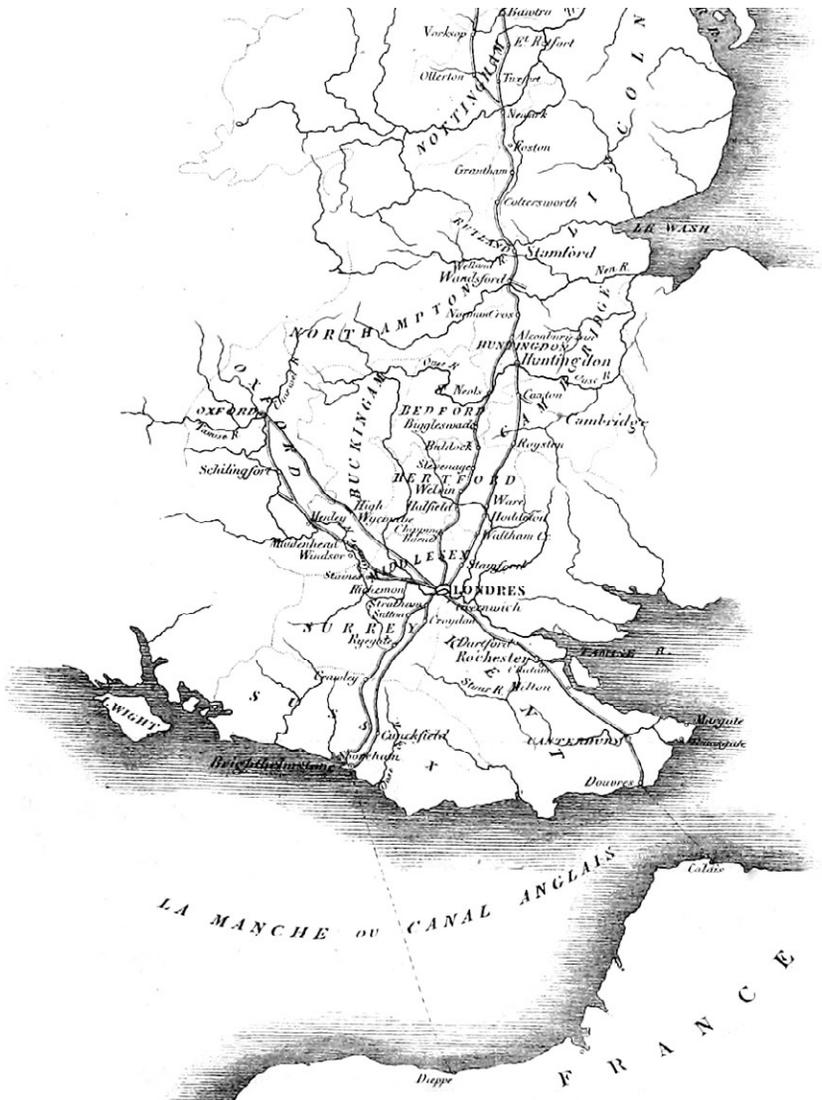
Trilby
1822

CHARLES NODIER

Planches en couleur de Bory Saint-Vincent.



Promenade de Dieppe aux Montagnes d'Écosse



Préface

Je prie le lecteur de rejeter cette brochure s'il s'est promis de lire un voyage ; elle ne contient que les tablettes d'un homme qui passe rapidement dans un pays nouveau pour lui, et qui écrit ses sentiments plutôt que ses observations.

Aucun pays n'est plus digne de l'intérêt du voyageur que les montagnes de l'ouest et du nord de l'Écosse. Elles ont cependant inspiré si peu de curiosité aux nôtres que M. Chantreau¹ a dédaigné d'y pénétrer. Le savant Faujas de Saint-Fond², qui ne s'occupait que de géologie, n'y a cherché et n'y a vu que des pierres. M. John Knox³, dont les études purement économiques se bornaient aux pêcheries, n'a parlé que des poissons. M. Gilpin⁴ est un imagiste plutôt qu'un voyageur. Abstraction faite des préventions d'un vieillard morose dont l'imagination était depuis longtemps décolorée, il y a beaucoup de choses utiles et intéressantes dans le voyage de Samuel Johnson⁵, comme dans tous ses ouvrages. M. Pennant⁶ lui seul a élevé un monument parfait dans toutes ses parties. Je crains que ces deux derniers auteurs n'aient pas eu chez nous les honneurs d'une traduction complète.

Il reste donc un excellent livre à faire sur l'Écosse, à moins que ce livre n'ait paru à mon insu ; mais indépendamment des qualités nécessaires pour faire un livre excellent, il faut avoir vu et revu le pays qu'on se propose de décrire, avant de pouvoir se flatter d'en donner une idée juste aux autres. Ce petit volume ne promet que ce qu'il peut donner, l'esquisse à peine ébauchée d'une promenade rapide. Puisse-t-il même donner ce qu'il promet.

Cependant, puisque mon journal est devenu une espèce d'ouvrage, et que le voilà livré aux chances d'une publicité pour laquelle je ne l'avais pas fait, je dois me mettre à l'abri d'un reproche qui me serait plus pénible que

1. Pierre Nicolas Chantreau (1741-1808), dans *Voyage dans les trois royaumes d'Angleterre, d'Écosse et d'Irlande*, fait en 1788 et 1789.

2. Barthélemy Faujas de Saint-Fond (1741-1819), dans *Voyage en Angleterre, en Écosse et aux Îles Hébrides*, ayant pour objet les sciences, les arts, l'histoire naturelle et les mœurs.

3. John Knox (1513-1572), réformateur Écossais, fondateur du presbytérianisme.

4. William Gilpin (1724-1804), dans *Voyage en différentes parties de l'Angleterre et particulièrement dans les montagnes et sur les lacs du Cumberland et du Westmoreland, contenant des observations relatives aux beautés pittoresques*.

5. Samuel Johnson (1709-1784), *A journey to the western islands of Scotland*.

6. Thomas Pennant (1726-1798), dans *A tour in Scotland*.

tous ceux de la critique, celui de manquer de reconnaissance envers des personnes dont nous avons reçu des marques signalées de politesse et de bienveillance, et que je me ferais un plaisir de nommer toutes, si la multiplicité des égards et des services ne rendait pas cette tâche un peu difficile : je citerai seulement parmi nos compatriotes, M. le comte de Caraman, chargé d'affaires de France en Angleterre ; M. Hugot, consul à Édimbourg ; M. Herman, agent de commerce à Glasgow ; et d'une autre part, Lord Fife, à Londres ; le général Dulf, en Écosse ; et notre inappréciable ami, M. Hülmandell⁷, dont la sollicitude pour nos besoins et pour nos plaisirs passe toutes les expressions. J'ajouterai en mon nom à cette liste, le nom du célèbre docteur Hooker qui a dirigé mes excursions dans le comté de Lennox et ses environs, et qui m'a chargé, à mon départ, d'une riche moisson de plantes rares pour notre ami commun Bory de Saint-Vincent⁸. Celui-ci m'a aidé à son tour à débrouiller des notions presque effacées de ma mémoire, en me prêtant cette facilité d'observation et cette clarté d'analyse qui lui assignent un rang si distingué parmi les premiers naturalistes.

Il me resterait à rendre grâces à mes compagnons de voyage de ce qu'ils ont fait pour donner à cette légère brochure le seul mérite qu'elle pût offrir au public, si je savais exprimer tout ce que je leur dois sans craindre de blesser leur modestie. Heureusement, je connais assez leurs sentiments pour croire qu'ils me sauront plus de gré d'une simple expression d'amitié que des éloges les plus recherchés.

M. Eugène Isabey, digne héritier d'un nom européen dont j'ose garantir qu'il soutiendra la gloire, a enrichi mon petit livre de deux de ses dessins. M. de Cailleux a bien voulu prendre sur des occupations plus importantes de beaucoup, le temps de tracer l'itinéraire de notre promenade de sept cents lieues⁹. M. de Taylor m'a adressé la relation détaillée d'une excursion vers le Nord, beaucoup plus variée de faits et d'observations que la mienne, et qui m'est plus chère encore par l'expression des sentiments qu'il accorde à mon amitié, que par l'ornement qu'elle ajoute à mon faible écrit.

On voit qu'après cela, il me reste infiniment peu de chose dans cet ouvrage ; et c'est ce que personne ne sera tenté d'y réclamer.

7. Nicolas-Joseph Hüllmandel (1756-1823), compositeur et claveciniste Strasbourgeois.

8. Jean-Baptiste Bory de Saint-Vincent (1778-1846), naturaliste et géographe, fervent défenseur du transformisme, du polygénisme, de la génération spontanée, le fut aussi de l'abolition de l'esclavage.

9. Environ 2800 kilomètres.

À ma femme

Je ne m'accoutume pas à l'idée d'être séparé de toi, de vivre et de penser sans toi. Chaque objet nouveau qui s'offre à ma vue me semble un vol que je te fais ; et quand je pense que tout va être nouveau pour moi, qu'il n'y aura plus une sensation commune entre les sensations multipliées de mes journées, et celles qui remplissent tes souvenirs, je regarde ce voyage avec une espèce de terreur, comme l'essai de la séparation éternelle. Depuis douze ans, associée à toutes les vicissitudes de ma vie, tu m'as suivi dans les rigoureux pèlerinages de l'exil et dans les excursions plus agréables que m'a fait entreprendre l'amour de l'étude et des arts. Tu as visité avec moi les riantes campagnes du midi de la France ; les monuments austères de la Normandie et de la Bretagne ; les antiquités majestueuses de l'Italie ; les ruines de la grande Grèce, patrimoine inutile des barbares. Je t'ai nommé tous les lieux qui rappelaient de fortes pensées, qui attestaient d'anciennes gloires. J'ai appris à notre chère petite fille à bégayer leurs noms solennels, dans une langue qui n'était pas celle de sa nourrice et dont les sons frappaient pour la première fois son oreille. Aujourd'hui, je suis seul ; car l'amitié est un doux auxiliaire du bonheur, mais elle laisse bien vide un cœur qui est séparé de ce qu'il a de plus cher au monde. Je suis seul, et les impressions qui avaient tant de charme quand vous les partagez avec moi, me trouvent inattentif et presque insouciant. Les noms des sites et des hommes ne me préoccupent un instant que comme des mots inconnus qui ne valent pas la peine qu'on en demande le sens. Arrivé d'hier d'assez bonne heure à Dieppe, je ne suis allé que ce matin au bord de la mer, et j'ai à peine promené mes regards sur la scène magnifique qu'elle déploie ici ; ma fille n'a jamais cherché des coquilles sur ce rivage. Si l'on pensait à tout cela avant de partir, on ne partirait point, mais quel homme est toujours heureux d'être heureux ?

J'ai cependant trouvé un accommodement qui plaît à mon imagination : c'est de vous parler à tout moment comme si vous étiez là, et de ne rien voir, de ne rien éprouver, sans vous le transmettre tout de suite par la pensée. « Vois-tu, Marie, comme il serait agréable de jouer avec tes petites compagnes sous ces jolies feuillées de Pavilly ? Et toi, plonge tes yeux sur cette vue de Dieppe et de la mer du haut de la montagne du Bourdun, qui passe pour un des beaux spectacles de la nature ; ou bien amuse-toi des narrations merveilleuses de notre cocher qui, tout en pressant ses chevaux, raconte d'une voix enrouée les derniers exploits du corsaire Bolidar. » C'est ainsi que vous allez voyager avec moi, jusque sur les côtes reculées où me pousse la manie de voir d'autres pays et d'étudier d'autres

mœurs. Que de contrées variées d'aspects et de caractère nous allons parcourir ensemble ! Cependant nous ne prendrons pas le temps de nous appesantir sur les détails. Nous allons vite, parce que d'autres soins nous rappellent, et que notre foyer nous garde des trésors de tendresse et de bonheur qui ne sont pas ici. Puissé-je, hélas, les retrouver ! Nous n'avons pas, d'ailleurs, la prétention d'instruire. Notre ambition se borne à jouir de ce qui est beau ; notre esprit se borne à en causer. Si le journal que je trace en courant pouvait avoir quelque mérite, ce serait tout au plus celui de représenter avec naïveté des impressions libres et naturelles. Presque étranger à la langue, à l'histoire et aux mœurs des contrées que je vais visiter, je suis sûr de moins parler des choses sur la foi de leur renommée, que sur celle de mes propres sensations. Seulement ne rebute pas mes haillons poétiques. J'écris très rapidement, et tu sais que ma première pensée s'accoutre volontiers des lambeaux de la toilette des Muses ; mais ce qui est un défaut ridicule par la prétention dans un volume d'apparat, n'est qu'un inconvénient léger dans les impromptus familiers de la négligence. L'abandon des tablettes d'un voyageur est comme celui de ses habits. On prend ce qui vient à l'esprit et ce qui tombe sous la main. Qui sait, au reste, ce que deviendront ces tablettes ? Un volume ou rien, peu m'importe. Il aura comblé tout l'espoir que je fondais sur lui, s'il réussit à tromper quelquefois le tourment de l'absence par une de ces illusions que j'embrasse avec tant de facilité, qu'elles me tiennent quelquefois lieu de bonheur.

Venez donc et ne me quittez plus, car il est huit heures du soir. La marée commence à se retirer, et déjà elle laisse, à plusieurs toises derrière elle, une bande de noirs fucus, inégale, ondoyante, sinieuse, comme la projection irrégulière des dernières vagues, de celles qui ont expiré en flots d'écume au-dessous de ce grain de sable. Nous nous embarquerons sur la corvette *l'Unité*, capitaine Holden, et c'est elle dont vous voyez flotter d'ici le pavillon noir et bleu.

Ou plutôt, je l'exige, séparons-nous pour cette nuit. La mer est si grosse que les pêcheurs eux-mêmes n'ont pas osé tenter la navigation journalière qui fournit à la subsistance de leur famille. La surface immense est sillonnée partout de bancs élevés et verticaux comme les falaises de la côte, éblouissants de blancheur comme elles, qui courent, se heurtent, se brisent, montent les uns sur les autres et tombent, en rugissant, sur la grève. Le vent est contraire et furieux. Le goéland, qu'il chasse avec impétuosité, resserre ses longues ailes, comme un marinier habile des voiles qui offrent trop de prise, et, abaissant peu à peu sa chute oblique, se laisse rouler jusqu'à terre. Que le ciel me préserve de vous confier, chères amies, aux caprices de ce terrible élément ! Au nom de mon repos, séparons-nous pour cette nuit. Je vous retrouverai sur l'autre rive.

Passage de Dieppe à Brighton

Cette navigation, qui se fait ordinairement en dix heures, en a duré trente-deux. Il n'était pas minuit que ce nuage noir qu'on appelle le grain s'est montré comme un point dans le sud; peu à peu il est descendu, développant des formes inégales et fondant sur nous comme un oiseau de proie qui grandit en s'approchant. Il m'a rappelé, dans son accroissement gigantesque et subit, ces bizarres figures d'optique, jeux imparfaits et souvent ridicules de la fantasmagorie, qui se précipitent de la lanterne magique de Robertson¹⁰, en acquérant successivement des couleurs, des apparences, des figures, et qui finissent par expirer près du visage du spectateur en battant le papier huilé des châssis, de leurs ailes de carton découpé. Malheureusement, notre démon était plus réel, et pendant longtemps il nous a fait pirouetter sur les vagues qui montaient jusqu'aux agrès. Tout tournait sur le bâtiment, les ustensiles, les meubles et l'équipage. Le roulis était si fort qu'il nous chassait de nos lits. Joignez à cela le sifflement des cordages, le craquement du vaisseau, les malédictions des passagers français, les *goddem* méthodiques et pour ainsi dire concentrés de nos matelots, les cris convulsifs des voyageurs atteints du mal de mer, les gémissements des dames, qui prient avec toute la ferveur que la crainte peut donner, car il y avait des dames, et de fort jolies, vraiment; des yeux d'une mélancolie si douce, des traits d'une si chaste pureté, ce mélange de l'idéale perfection du ciel et des passions de la terre dont se compose la physionomie des héroïnes de roman... Mais il est bien question d'héroïnes de roman sur un bâtiment qui va périr! Tout s'y réduit à cet échange de compassion et de services qui engage le fort à la défense du faible dans un danger commun, et qui est, suivant moi, lorsque ce danger est inévitable, le sceau le plus achevé de la destination immortelle de l'homme. La philosophie si vantée des anciens aboutissait à admirer l'impassibilité d'une brute pendant la tempête.

Au lever du soleil, nous nous sommes aperçus que l'orage nous avait jetés fort loin de notre direction. Il a fallu revenir à Brighton, en louvoyant, et puis attendre le vent, parce qu'il n'y avait plus de vent. Nos matelots avaient beau siffler du côté du sud-est, la brise n'en tenait compte, et il nous restait à voir la morne stupeur de l'atmosphère, l'expectative peu

10. Étienne-Gaspard Robert (1763-1837), créateur des *Fantasmagories de Robertson*, projections et mises en scène d'animations macabres et politiques à la fin du XVIII^e siècle à Paris.

rassurante d'un orage nouveau qui nous remettrait en pleine mer, ou nous briserait sur ces côtes charmantes de la Grande-Bretagne, dont les contours gracieux se développaient si près de nous, chargés de vertes prairies et de bois pittoresques. Le soleil venait de se coucher dans des nuages bien sombres; la lune s'était levée large et sanglante; la mer était plus immobile que le bassin des Tuileries, et il nous semblait que du bras étendu nous pouvions toucher Brighton, où un de ces événements qui ne sont pas rares dans l'histoire de la navigation, pouvait empêcher toutefois que nous n'arrivassions jamais. Il ne tiendrait qu'à moi de dire ici que cette situation a quelque chose de plus terrible que les anxiétés de l'orage. Le cœur de l'homme, ajouterais-je, conçoit plus aisément l'obligation de céder aux bouleversements d'une nature violente, que l'impossibilité de vaincre l'inertie d'une nature immobile. Quand il souffre en résistant, sa vanité le dédommage; quand il succombe sans combattre, il perd jusqu'aux charmes du péril, et subit un tourment de plus dans l'épuisement de son énergie abattue; mais ce serait, en vérité, de la philosophie en pure perte à l'occasion d'un calme plat dans la Manche. D'ailleurs, le vent le plus favorable commence à souffler; le vaisseau cingle; les côtes fuient, emportant avec elles le fameux champ de bataille d'Hastings. Nous sommes en rade.

Rade de Brighton

À quatre heures du matin, nous avons jeté l'ancre dans la rade de Brighton, car cette ville n'a point de port. La douane expédie aux bâtiments une petite barque qui vient recevoir l'équipage et les effets, et qui elle-même ne peut pas gagner immédiatement le rivage à défaut de fond. On y arrive sur les épaules robustes des matelots, et cet acte de complaisance n'est taxé qu'à la bagatelle de trois schillings¹¹ par tête. Nous sommes en Angleterre où le signe représentatif de l'existence d'une famille française, pendant deux ou trois jours, ne représente rien.

Ces premiers détails seront sans doute minutieux. Ils le seraient trop pour le lecteur qui n'aurait pas la bonté de se rappeler que j'écris mon journal ; que mon journal est l'histoire de toutes mes impressions ; qu'une des plus vives qu'il me soit encore donné d'éprouver est l'aspect d'un pays nouveau, et que, longtemps voyageur aventureux et forcé dans le reste de l'Europe, je touche la terre de l'Angleterre pour la première fois.

La rade de Brighton est célèbre par ses bains de mer qui attirent tous les ans la meilleure compagnie du royaume. Elle mérite de l'être par l'élégance pittoresque de ses points de vue dont aucune expression ne peut rendre le charme, surtout quand les rayons du soleil levant se déploient peu à peu sur la face des eaux qui s'éclairent lentement ; frappent çà et là de leur lumière de longues zones de la mer qui se détachent de son obscure étendue comme des îles d'argent, ou jouent entre les voiles d'un petit bâtiment qui flotte inondé de clarté sur un plan brillant parmi des voiles innombrables que le jour n'a pas encore touchées. C'est principalement à l'horizon qu'est remarquable le mélange de l'obscurité qui finit et du jour qui commence.

Toutes les ténèbres descendent, toutes les lumières s'élèvent. La terre et le firmament semblent avoir changé d'attributs. Dans les airs, une sombre vapeur se précipite et se dissout. Sur la terre, un doux reflet s'étend, en augmentant sans cesse de transparence et de chaleur ; et la ligne la plus éloignée du noir océan se relève éclatante sur les ombres du ciel.

11. Un pain de 4 livres coutait un peu moins de 1 schilling.

Brighton

La propreté recherchée des villes d'Angleterre est si connue, qu'en arrivant à Brighton, je m'étonnais d'être forcé de m'étonner. Qu'on suppose un assemblage de décorations pleines de grâce et de légèreté comme celles que l'imagination désirerait dans un théâtre magique, et l'on aura quelque idée de notre première station. Brighton n'offre d'ailleurs aucun monument digne de remarque, à moins qu'on ne donne ce nom au palais du prince régent, qui est construit dans le genre oriental, et probablement sur le plan de quelque édifice de l'Inde. Il y a peu d'harmonie entre ce style levantin et de jolies bastides à l'italienne, élevées sous un ciel septentrional; mais c'est de la puissance qui étend son sceptre sur une partie de l'Orient, et qui en tire ses principaux éléments de prospérité. Cette incohérence ne va pas mal, au reste, dans un tableau d'illusions. La féerie n'est pas soumise à la règle des unités.

J'ai continué mon voyage par un chemin sans ornières, sans embarras, sans cahots, dans une voiture commode, élégante, ornée avec goût, que traînaient, ou plutôt qu'enlevaient quatre chevaux superbes, tous pareils, tous du même pas, qui dévoraient l'espace en rongant des mors d'un poli éclatant, et en frémissant sous des harnais d'une simplicité noble et riche. Un cocher à livrée les dirigeait; un jockey, d'une figure et d'une tournure charmantes, excitait leur ardeur. De deux lieues en deux lieues, des postillons attentifs, point grossiers, point impertinents et point ivres, venaient remplacer l'attelage par des chevaux frais, toujours semblables aux premiers, et qu'on voyait de loin frapper la terre, comme pour solliciter la carrière promise à leur impatience. Quoique le trajet ne soit pas long, il n'est point de prévenances délicates dont les enchanteurs qui me conduisaient ne se soient avisés pour l'embellir. À moitié chemin, un majordome officieux m'a introduit dans un salon magnifique, où étaient servis toute sorte de rafraîchissements: un thé limpide qui perlait dans la porcelaine; un porter écumeux qui bouillonnait dans l'argent; et, sur une autre table, des mets choisis, copieux, variés, qu'arrosait le Porto. Après cela, je me suis remis en route, et les coursiers empressés... Mais il est peut-être temps de reprendre haleine, et de dire, en termes plus positifs, que l'Angleterre est le premier pays du monde pour ses chevaux, ses voitures publiques, et ses auberges. L'équipage magnifique dont je viens de parler, c'était le coche; et ce caravenseraï des *Mille et une Nuits*, c'était un café sur le grand chemin. On comprendrait facilement, aux environs de Londres, l'erreur de Don Quichotte qui prenait les hôtelleries pour des châteaux.

De Brighton à Londres, il n'y a au fait qu'une rue de vingt lieues, bordée de parcs, de jardins, de riantes métairies, de jolies maisons de campagne, de charmants pavillons, tapissés du haut en bas d'une tenture de roses, et précédés de cours ou de terrasses toutes couvertes de frais ombrages sous lesquels dansent de jeunes filles qui donneraient des regrets à Raphaël. Le premier âge est charmant partout. Il est ravissant en Angleterre. C'est presque une rareté qu'une beauté médiocre au-dessous de seize ans.

Londres

Le premier aspect de Londres a quelque chose de sinistre. Ses maisons, construites en briques noirâtres ou lustrées comme des murs de lave polie, presque généralement dégarnies de toit comme si elles avaient perdu un étage, et que baigne incessamment la lourde vapeur du charbon de terre, font naître l'idée d'un incendie récent. Mais l'œil qui s'accoutume peu à peu au style commun de l'architecture, à la couleur fâcheuse des bâtiments, au ton maussagement triste de l'atmosphère et du ciel, s'étonne de plus en plus de la multitude de ces rues vastes et superbes que suivent de part et d'autre de larges trottoirs, et que décorent des magasins éblouissants de tous les trésors de l'industrie et de toutes les merveilles du luxe ; de l'immensité de ces promenades qui transportent la campagne et jusqu'à la solitude, au milieu de l'enceinte des villes ; de ces délicieux enclos de verdure qu'on appelle des *squares*, et qui font l'ornement des places et le charme de leurs habitants. On sent alors qu'il ne manque à Londres, pour être la plus belle ville du monde, que le ciel de Venise ou l'horizon de Constantinople, les antiquités de Rome ou les monuments de Paris.

Les états peuplés et les grandes villes ont d'ailleurs tant de points de ressemblance dans une civilisation avancée, qu'il est impossible de fixer les nuances qui les caractérisent, sans descendre aux détails les plus minutieux. C'est ce que je n'ai ni le temps, ni la volonté, ni le pouvoir d'entreprendre, étranger que je suis à l'art d'observer les faits qui n'agissent pas immédiatement sur moi, et ne me font pas éprouver une sensation profonde d'enthousiasme ou d'aversion. Hôte passager d'une cité magnifique, mais qui dit peu de choses à mon imagination et à mon cœur, je sens que l'attrait même de la nouveauté, si piquant pour tous les hommes, ne m'y aurait pas appelé, si Londres ne se trouvait sur le chemin des montagnes d'Écosse. Soit irritabilité, soit faiblesse, ma vie n'a jamais été capable de se diriger vers deux buts à la fois, ou de se distraire de son but par les objets qui l'en séparent. Un autre ferait autrement, et ferait bien ; mais je suis trop préoccupé des choses que je vais chercher, pour m'occuper des choses qui me cherchent. L'existence des habitants des villes qui pèse toujours sur moi d'une manière assez désagréable, m'accable tout à fait quand je peux me croire près d'un état de solitude et de liberté. C'est tout au plus si je parviens à fixer quelques traits de ces journées qui manquent d'air, de ciel, de poésie ; et auxquelles je suis impatient de me dérober, parce qu'ici, comme ailleurs, il y a une sécurité

qui tourmente, et une variété qui ennuie. Ce qu'on admire à Londres est certainement admirable, mais ce n'est enfin qu'une ville, une ville immense. Ce n'est que Londres.

Monuments

Voici des matières sur lesquelles il n'y a rien à dire, sinon que l'on a tout dit, et qu'il y aurait une prétention plus que ridicule à vouloir renfermer dans quelques lignes la substance de mille volumes. Je ne le répéterai plus. Il est reçu en France que l'Angleterre est le pays de l'Europe le plus riche en monuments gothiques, et que cela provient du respect de ce peuple pour les arts ; sentiment porté si loin, ajoute-t-on, que les religionnaires eux-mêmes n'ont pas enveloppé dans leurs fureurs contre le culte romain les édifices qui lui étaient consacrés. On tire de là une induction qui n'est pas du tout à l'avantage de la France, où rien n'a été épargné ; mais cette induction est fondée sur une erreur. Les révolutions d'Angleterre, aux époques dont il s'agit, étaient dirigées contre certaines institutions anciennes, et spécialement contre le culte romain ; mais la nouvelle religion avait besoin de temples, et il était de son intérêt bien entendu de conserver ceux qui existaient. Voilà ce qui en a sauvé quelques-uns, et ceux entre autres qui jouissaient d'une grande renommée, et qui attiraient à l'Angleterre l'admiration des peuples. Toutefois, le plus grand nombre de ces monuments a été détruit. Ce qui a trompé les voyageurs, et parmi eux quelques artistes, c'est la multitude d'églises de style ancien dont l'Angleterre est couverte, et qui, sans être gothiques d'âge, sont gothiques de caractère. Les architectes anglais ont eu en effet le tact admirable de sentir que ce genre de construction était, comme on dit, éminemment chrétien, et que le sanctuaire du Saint des Saints ne pouvait ressembler, sans une sorte de profanation, à la maison de marbre des idoles. On continue à construire en Angleterre des églises gothiques, et j'ai vu s'élancer des ogives modernes, j'ai vu tailler des roses et historier des chapiteaux dans des pierres qui sortaient du chantier, comme on le faisait il y a six cents ans, au goût, à l'esprit et à l'imagination près, qui ne sont pas allés en se perfectionnant, sous ce rapport, dans ce siècle de perfectionnement. Je ne suis pas éloigné de croire que c'est à la conservation respectueuse de ce système d'architecture, ancien pour eux comme la première prédication du christianisme, que les Anglais doivent, en grande partie, la conservation du sentiment religieux lui-même, garantie puissante et infaillible de celle de l'ordre social.

J'ai très mal vu Westminster qui était obstrué par les préparatifs du couronnement, mais qui serait un édifice admirable en France même, où il ne tiendrait cependant pas la première place dans nos basiliques du premier ordre.

On peut se faire une idée de la supériorité relative de l'architecture gothique sur l'architecture classique, dans cette application spéciale, c'est-à-dire, quant à l'expression poétique et à l'harmonie des effets, en comparant cette vieille cathédrale de Westminster avec le célèbre temple de Saint-Paul, car j'ose à peine donner un autre nom à cette belle église païenne. Saint-Paul impose par la grandeur, mais, si l'on peut s'exprimer ainsi, par une grandeur physique et matérielle, par une grandeur vide qui n'a ni recueillement ni tristesse, ni obscurité ni mystères. Il y a dans la moindre chapelle gothique une profondeur, un vague, un infini dont rien ne donne l'idée sur cette aire majestueuse, mais uniforme, qu'inonde une lumière égale, et dont l'exactitude parfaitement symétrique ne laisse rien à deviner à l'imagination, rien à désirer à la pensée. Demandez à un homme passablement organisé ce qu'il y remarque, il vous parlera de l'immensité des dimensions, de la hardiesse du dôme, de la pureté des proportions, de la beauté des lignes. Demandez à un homme qui n'est que simple et sensible ce qu'il y a éprouvé?... C'était cependant la question.

Saint-Paul est le Panthéon des hommes illustres de la dernière génération, à commencer par Johnson¹² et Reynolds¹³ dont on y voit la statue, et que nous avons pu connaître. Autour d'eux se groupent les tombeaux d'une foule de guerriers qui ont péri, depuis trente ans, en combattant contre la France. Gloire féconde que celle des batailles qui plante une palme partout où elle creuse un tombeau! Quelques-uns des ces petits monuments, généralement intéressants par l'intention patriotique du peuple qui les a érigés, généralement médiocres par l'exécution, sont dus au ciseau de Bacon¹⁴ et de Flaxman¹⁵. Je ne serais pas fâché que ceux de nos soldats qui laissent un nom historique, et je n'en excepterais aucun, pussent recevoir chez nous le même hommage dans un lieu consacré. Il faudrait seulement que l'architecte jouît d'une certaine latitude pour l'emplacement. Celui de Saint-Paul ne suffirait pas.

12. Samuel Johnson (1709-1784), écrivain Britannique de première importance, auteur entre autre d'un *Dictionnaire de la Langue Anglaise*.

13. Sir Joshua Reynolds (1723-1792), portraitiste Britannique, fondateur du *Literary Club* (équivalent anglais de l'*Académie Française*) avec Samuel Johnson.

14. John Bacon (1740-1799), sculpteur officiel de George III.

15. John Flaxman, (1755-1826), sculpteur néoclassique, membre de la *Royal Academy*.

Le nom de Christopher Wren¹⁶, qui a bâti cette fameuse église, rappelle aussi le pilier gigantesque de l'incendie, monument diffamatoire contre les catholiques romains, qui fait peu d'honneur à l'artiste et qui en fait moins encore à la conscience des sectes et à la bonne foi des partis. La calomnie est depuis longtemps une raison d'État¹⁷.

Parmi tant de monuments que je n'ai pas remarqués, ou que je n'ai remarqués que pour me rappeler de ne pas m'en souvenir, on me reprocherait de ne pas nommer au moins la Tour de Londres. C'est qu'il y a des choses qu'il ne faudrait jamais connaître que par leur renommée, et dont l'effet produit une sensation tout à fait opposée à celles que je cherche. Il distrait la pensée d'une foule de souvenirs historiques qu'elle appropriait, par habitude, à une figure idéale créée en elle, pour la fixer sur un objet plus réel, mais qui n'est pas celui qu'elle avait supposé, tandis que celui-ci entraîne, en s'évanouissant, toutes les idées qu'il représentait; de sorte qu'on perd un trésor merveilleux d'illusions et de sentiments pour acquérir la connaissance positive d'un fait matériel fort indifférent. Je n'ai plus pensé, en voyant la Tour de Londres, à tout ce que son nom me rappelait quand il me frappait dans une conversation ou dans un livre. L'insignifiant étalage des curiosités de parade qui y sont renfermées, et qui surchargent inutilement l'attention d'une abondance fastidieuse de mots, nuit d'ailleurs à cette impression générale dans laquelle on aime à se recueillir au milieu des grandes scènes de la nature, des belles créations de l'art, des monuments imposants de la religion et de l'histoire. Les salles d'armes de la Tour de Londres ont fort peu d'importance pour le voyageur qui a vu l'arsenal de Venise, ou telle autre de ces grandes collections d'instruments inventés pour la destruction de l'homme. Du plus au moins, c'est toujours le magasin d'un armurier et d'un fourbisseur bien assortis. Le spectacle ordinairement assez dégoûtant d'une ménagerie est loin d'avoir plus d'attraits à Londres qu'à Paris, et la captivité de ces animaux du désert, deux fois esclaves sous les grilles de leurs cages et sous les verrous d'une prison d'État, ne ferait naître qu'une idée douloureuse, si l'on ne pensait qu'un prisonnier d'une âme élevée y a peut-être puisé quelquefois un motif de consolation philosophique. Je conçois mieux la résignation de Wallace, ou de Stratford, ou de Sidney, enchaîné à côté de la loge du lion.

Il y a cependant parmi ce fatras de curiosités un outil assez grossier, dont la vue fait dresser les cheveux: c'est la hache sous laquelle tomba la tête de Charles I^{er}. J'ai tressailli en pensant que le jour même de l'exécution de ce

16. Christopher Wren (1632-1723), biologiste et architecte anglais, célèbre pour son rôle dans la reconstruction de Londres après l'incendie de 1666.

17. Allusion à l'accusation de certains Londoniens de 1666 contre les Français, responsables selon eux de l'incendie, et aux assassinats qui en découlèrent.

roi malheureux, elle avait été déjà un objet de curiosité, et que des spectateurs impatients se pressant autour du billot pour essayer de leurs doigts le fil de l'instrument de mort, Charles interrompit son discours pour leur dire comme le Cicerone de la Tour de Londres : « Ne touchez pas à la hache. »

Les docks, Greenwich

Les Docks sont, comme leur nom l'indique, d'immenses bassins où se rendent les innombrables vaisseaux qui font le commerce de l'Angleterre. Des magasins proportionnés à ce prodigieux concours de bâtiments renferment les produits de toutes les contrées du monde. Des greniers et des celliers incommensurables sont destinés à la conservation des grains et des liquides. La multitude, la variété, les dimensions étonnantes de ces riches dépôts offrent ici un spectacle unique en Europe. Chez un peuple très industriel et très intelligent, les Docks sont le monument le plus extraordinaire de l'industrie, et peut-être de l'intelligence humaine. C'est surtout le plus utile. Ils ont cet avantage incontestable sur des colonnes et des pyramides qui ne portent dans les nues que le témoignage de notre impuissance et de notre vanité. Le fondateur des Docks a une statue qui n'a pas été payée au prix des sueurs, et des larmes, et du sang de ses compatriotes.

C'est un tribut de reconnaissance levé sur la prospérité dont son pays lui est redevable.

En descendant le cours de la Tamise, on arrive à Greenwich, édifice superbe qui avait été destiné, dans son origine, à devenir un palais, et qu'un goût mieux entendu et non moins magnifique a transformé en hospice pour les vieux marins. De là, le matelot, parvenu au port du fâcheux voyage de la vie, contemple avec plaisir les détours du fleuve, témoin du départ aventureux et du retour fortuné de ses voiles. Il aime à compter ces vaisseaux différents de formes, de chargements, de pavillons, de manœuvres, qui lui rappellent ses expéditions lointaines. Il se réjouit dans sa pensée, et salue de loin le vêtement connu d'un étranger dont il a visité les rivages.

Le parc de Greenwich est un des plus beaux de l'Angleterre. Son point de vue, ou, pour s'exprimer comme les Anglais, à défaut d'un terme satisfaisant, l'admirable *prospect* dont on jouit depuis l'observatoire est au-dessus de toutes les descriptions et de toutes les peintures. Il y a de tout ce qui peut flatter le cœur et l'imagination d'un homme sensible dans le parc de Greenwich, et même le charme du désert. J'y ai trouvé une maison rustique presque aussi reculée du monde qu'un chalet des solitudes de la Suisse.

Nous avons diné au bord de la Tamise, les yeux fixés sur la perspective enchantée de ses bords. Tout le sol était orné d'habitations charmantes, et toutes les eaux couvertes de navires opulents, tributaires accoutumés de son commerce. Il était impossible de douter que nous assistions à une des

scènes les plus brillantes de la civilisation à son plus haut degré de perfectionnement. En tournant les yeux sur un coin de l'horizon, qui m'était échappé jusque là, j'ai aperçu un gibet.

Les théâtres

Les Anglais n'ont aucun avantage sur nous dans la construction des théâtres. Ils ne peuvent entrer en comparaison avec nous dans l'entente des décorations et des machines. Cette partie de leurs spectacles est négligée de la manière la plus fâcheuse pour l'illusion. Les colonnades du palais de Cléopâtre et les murailles du Capitole courent sur des pièces de bois ajustées par des valets en bas de soie ; et, à voir marcher les arbres d'un fond de paysage qui se ferme, on croirait assister toujours au voyage merveilleux de la forêt de Dunsinane, dans la tragédie de *Macbeth*.

La partie littéraire de leurs représentations scéniques est peut-être plus imparfaite encore, à l'exception des chefs-d'œuvre de Shakespeare et de quelques poètes en très petit nombre qui se sont montrés plus ou moins dignes de suivre de très loin les traces de ce grand homme. On peut même dire qu'ils n'ont plus de littérature dramatique, soit que la forme systématique de leur gouvernement, qui a réduit tous les caractères et toutes les passions à des proportions et à des mesures données, ne se prête pas beaucoup au développement de ce genre de talent ; soit que l'esprit de la nation s'accommode mieux du travail facile de l'imitation, depuis que des génies originaux ont épuisé chez elle la faculté de créer. Le théâtre actuel de Londres ne vit, en effet, que de traductions presque littérales du français, de l'allemand, ou de l'italien. J'ai vu jouer le même jour, sur un théâtre dont je parlerai tout à l'heure, *Adolphe et Clara*, *le Jaloux malgré lui*, et *la Somnambule*. Il y a deux ou trois auteurs à Paris qui me féliciteront probablement d'être si bien tombé.

Ce n'est pas à défaut d'acteurs distingués que la verve des Anglais paraît si avare de nouveautés dramatiques. Il est au contraire difficile de trouver ailleurs un ensemble de talents plus satisfaisant et plus complet ; et ce jugement s'applique à Londres à chaque théâtre en particulier. La fortune de ces établissements n'est pas fondée, à ce qu'il paraît, sur le mérite propre de quelques individus, et, comme on dit à Paris, « d'une perle isolée » ou « d'un diamant solitaire. » Tout le monde y concourt dans une juste proportion à cette harmonie générale qui est le premier charme d'un spectacle bien dirigé, et s'il se trouve là quelques-unes de ces perles, quelques-uns de ces diamants, ils n'ont pas besoin d'opposition pour briller, et l'on ne peut supposer du moins qu'ils soient redevables du vif éclat qui les distingue à l'effet du contraste et à la grossièreté de l'enchâssement. Aussi les comédiens anglais sont en général honorés des égards du public qui aime toujours à reconnaître de quelque manière les égards que l'on a pour lui.

Il serait presque aussi surabondant de s'étendre en détail sur les théâtres de Londres que sur ceux de Paris, dans une brochure qui ne sera parcourue, suivant toute apparence, que par des personnes qui les connaissent également. Il n'y a rien d'ailleurs qui ressemble à une salle de spectacle comme une salle de spectacle, et la seule sensation nouvelle que celles que j'ai visitées en Angleterre m'aient désagréablement apprises, ne sera bientôt pas plus nouvelle pour les Parisiens que pour moi. Je crois du moins qu'on leur promet ce brillant éclairage par le gaz hydrogène, assez bien approprié peut-être aux effets du théâtre, mais dont la lumière trop semblable à celle du jour, et tout à fait antipathique avec les prestiges de la toilette, charge l'atmosphère d'une vapeur lourde, ardente, délétère, souvent fétide, qui tourmente la pensée de la crainte d'un péril, et les organes du sentiment d'une incommodité presque insupportable. À cela près, je le répète, et sauf la recherche de rigueur de toutes les parures, il y a bien peu de différence entre le premier spectacle de Londres et le premier spectacle de Paris. À l'époque de notre passage, une circonstance particulière ajoutait encore à cette illusion. La pantomime noble et savante d'Albert¹⁸ faisait alors les délices de la cour et de la ville, et dans le tourbillon de cet excellent danseur volaient mademoiselle Noblet¹⁹ et mademoiselle Fanny Bias²⁰. *Rome n'était plus dans Rome*²¹.

Cependant comme je me suis proposé d'écrire ici mes sensations, et qu'il en est une extrêmement vive que je ne veux pas oublier, je rappellerai au lecteur que j'ai promis de lui parler d'un théâtre qui n'est ni l'Opéra, où la voix de madame Camporesi²² et de quelques autres cantatrices fort agréables, appellera bien sans moi les *dilettanti*; ni Covent Garden où le jeu pathétique et profond de Macready²³, et le naturel comique et fin de Farren²⁴, se recommandent assez d'eux-mêmes; ni Surrey Theater, temple favori du mélodrame, où notre superbe Melpomène serait quelquefois fort heureuse de pouvoir recruter des acteurs. Celui dont il est question s'appelle l'Opéra anglais (*English Opera house*) et, quoique je suppose qu'il n'ait rien à envier à la vogue et à la réputation des autres, je croirais en

18. François Décombe-Albert (1787-1865), célèbre danseur et chorégraphe français ayant officié en France, Belgique, Italie et en Angleterre.

19. Lise Noblet (1801-1852), danseuse qui débuta avec Albert.

20. Anne-Françoise Bias (1789-1825), célèbre danseuse, l'une des premières à utiliser la technique des pointes.

21. Pierre Corneille, dans *Sertorius* (1662)

22. Violante Camporesi (1785-?), cantatrice italienne, formée en France ayant beaucoup chanté en Angleterre.

23. William Macready (1793-1873), acteur anglais souvent opposé à Kean dont il égalait le talent.

24. William Farren (1786-1861), célèbre pour ses rôles d'hommes mûrs fortement typés.

avoir donné une trop faible idée si je ne me hâtais de nommer miss Kelly²⁵. C'est qu'il faut avoir vu miss Kelly pour sentir toute la portée d'une admirable intelligence, secondée par une admirable organisation. Miss Kelly n'est pas seulement une actrice du ton le plus parfait et du goût le plus exquis c'est le personnage même qu'elle représente, ou plutôt c'est l'idéal du caractère que l'auteur a essayé de peindre. On peut parier que toutes les combinaisons données de la physionomie humaine ne produiraient jamais un ensemble aussi spirituel et aussi piquant que celui des traits de miss Kelly. Cependant leur pureté n'est pas altérée par cette mobilité prodigieuse d'expressions qui se prête à toutes les nuances de la pensée. Elle a, dit-on, à son gré l'expression même de l'indifférence, et quelques anecdotes déplorables en ont fait foi. Un de ces malheureux dont je comprendrais le désespoir, mais dont je ne comprends pas la rage, a tiré un coup de pistolet sur miss Kelly en plein théâtre²⁶. Si cette frénésie était contagieuse parmi ses admirateurs et ses enthousiastes, la scène serait depuis longtemps privée de ses talents.

Préoccupé par l'opinion si commune chez nous du mauvais accueil que les Anglais faisaient aux étrangers et aux Français en particulier, et par conséquent surpris de plus en plus des raffinements délicats de politesse dont nous ne cessons d'être accablés, je m'étais persuadé d'abord que leur malveillance plus timide ou plus généralisée s'était réfugiée dans leurs caricatures auxquelles nous ne cédon malheureusement en rien le dégoûtant avantage du cynisme et de l'effronterie, ou dans les pamphlets et les journaux anonymes, digne carrière des basses vengeances, ou enfin dans les pièces de théâtre ; et j'avais à cœur de vérifier cette supposition, pour justifier à mes propres yeux l'exagération de nos hostilités de boulevards. J'ai donc épié avec le plus grand soin la représentation d'une de ces satires sanglantes où l'on immole une Parisienne à la gaîté de la bonne société de Londres. Je n'ai pas pu y trouver le mot pour rire. Imaginez-vous une espèce de poupée jolie à ravir, élégante à miracle, qui ne s'occupe que de riens quand elle ne s'occupe pas de sa toilette, de son perroquet, ou tout au plus de son amant ; qui ouvre tous les livres et qui ne les referme pas, qui change le point d'observation d'une sphère pour s'amuser à la faire tourner ; qui danse, qui chante, qui pleure, qui rit, qui bâille, qui se désespère ; qui a cinquante idées, cinquante volontés dans un moment, et qui en oublie cinquante pour une qu'elle va oublier. Cela est peut-être moins grossier que nos parades, mais il faut avouer que cela est bien plus injuste. Eh ! Bon Dieu !... Qui n'a jamais vu des Parisiennes faites comme cela ?...

25. Frances Maria Kelly (1790-1882).

26. À Covent Garden, le 16 février 1816, par un de ses prétendants qui ne la supportait pas dans un rôle d'homme.

Les musées

Il n'est pas plus question ici de tous les musées de Londres qu'il n'était question tout à l'heure de tous ses théâtres et de tous ses monuments. Les *exhibitions* particulières sont une espèce de spéculation que la cupidité multiplierait au défaut de la vanité, car on paie pour entrer à toutes les expositions et même à celles des musées nationaux; ce qui fait que le talent et le génie sont devenus des objets d'industrie et des effets de commerce qui jouissent, même parmi les négociants de profession, d'un assez grand crédit sur la place. Étrange mouvement de la société, et le seul peut-être qu'on doive attendre de la nouvelle direction des esprits: les artisans ont cédé la place aux machines, les artistes sont tombés à celle des artisans, et tout se perfectionne!

Comme le musée de Londres admet à ses expositions solennelles tout ce qui lui est présenté, sans concours, sans examen et sans jugement, on doit s'attendre à y trouver beaucoup de choses médiocres et beaucoup de choses au-dessous du médiocre; c'est un inconvénient auquel on est peut-être exposé dans certains pays où l'on y prend plus de précautions.

Si les Anglais méritent, comme je le pense, la réputation de bon sens dont ils jouissent parmi les peuples; s'ils ne joignent pas à de justes titres d'orgueil national des prétentions bien exagérées, bien fausses, bien absurdes, j'aime à croire qu'ils ne se flattent pas d'avoir jamais une école dans la sculpture et la peinture historiques. Les raisons qui les ont privés de cet avantage sont probablement très faciles à trouver pour les observateurs qui cherchent à reconnaître dans la statistique des différentes nations l'action incontestable des institutions sur les arts. La statuaire n'offre de remarquable cette année que huit bustes admirables de Chantrey²⁷. On remarque dans ce nombre celui de l'évêque de Rochester, et surtout celui de sir Walter Scott²⁸, dont un marbre vraiment animé reproduit la physionomie comme je la lis dans ses ouvrages, pleine de pénétration, de finesse et de puissance: tout ce qu'il faut de grandeur pour s'élever aux plus hautes conceptions de l'homme; tout ce qu'il faut d'ingénieuse malice, de goût et de philosophie pour se jouer, en les prodiguant sans mesure, des ressources du génie même; un mélange de

27. Sir Francis Leggatt Chantrey (1781-1841).

28. Ce buste de 1820 est actuellement dans les murs de l'ancienne université d'Édimbourg.

Corneille et de Molière, de Swift et de Milton. Le Walter Scott de Chantrey a le front d'Homère et la bouche de Rabelais. Il doit être fort ressemblant.

Dans la peinture, le paysage et la marine sont les genres où les Anglais ont le moins de rivaux en Europe. C'est comme dans la nature, et chacun affectionne les richesses de son pays. Quelques-uns de leurs tableaux surpassent presque toutes les idées qu'on peut se faire de la perfection en ce genre; mais la palme de l'exposition est due à un grand paysage de Constable²⁹, auquel les maîtres anciens et modernes ont peu de chefs-d'œuvre à opposer. De près, ce sont de larges empâtements de couleurs mal étendues qui offensent le tact à l'égal de la vue, par leur grossière inégalité. De quelques pas, c'est une campagne pittoresque, une maison rustique, une rivière basse dont les petits flots blanchissent sur les cailloux, un char de paysan qui traverse le gué³⁰. C'est de l'eau, de l'air et du ciel; c'est Ruysdael, Wouvermans, ou Constable. Il ne faut cependant décourager personne, et les Français ne sont pas faciles à décourager. Quoique nous ayons des paysages moins frais que les Anglais, parce que nous vivons dans une atmosphère moins humide, et que notre marine nous occupe moins exclusivement, parce que nous tenons à un continent où nous avons fait quelquefois beaucoup de chemin, nos expositions prouvent de temps en temps que nous sommes en état de produire des choses admirables, même en paysage et en marines. Il faudrait seulement pour cela que nos artistes ne regardassent pas le voyage de Rome comme l'unique complément des études classiques. La nature est classique aussi, car c'est elle qui a formé tous les modèles, et il est bon de la revoir quelquefois. J'ai admiré dans nos provinces plusieurs de ces aspects enchantés que les Anglais nous envient, que les Anglais nous emportent, si l'on peut s'exprimer ainsi, et que nous sommes étonnés de reconnaître dans leurs dessins, parce que nos artistes ne voyagent pas, ou, si l'on veut bien me le permettre, parce qu'ils voyagent mal. Quel pays, si favorisé qu'il soit de la nature, ne s'enorgueillerait pas de la beauté des rives poétiques de la Loire, ou de la majesté âpre et superbe des Pyrénées? Combien de fois je me suis arrêté, frappé d'admiration, au pied de cette cascade du Jura qui se précipite du haut du mont Girard, entre des côtes si riches de fleurs et d'ombrages, ou au bord de ce lac romantique qui baigne, sans les inonder, les vertes pelouses de Chalins! Mais je ne suis pas peintre.

29. John Constable (1776 - 1837), peintre paysagiste romantique anglais.

30. *La Charette de Foin*, peint l'année du voyage de Nodier.

Le genre de l'aquarelle est admirablement traité en Angleterre. Turner y a conservé sa supériorité des années précédentes ; mais plusieurs autres se font remarquer à côté de lui, et ce n'est pas une distinction médiocre. On remarque parmi eux quelques artistes français qui soutiennent très honorablement à Londres la réputation de notre école. Un Anglais qui m'avait reconnu à la prononciation, et cela n'est pas difficile, avait la bonté de me les indiquer, en accompagnant la citation du livret des éloges les plus flatteurs. Cette politesse nationale devrait être chez tous les peuples éclairés un noble objet d'émulation. Les guerres de procédés sont mille fois plus honteuses que celles des sauvages.

Richmond

Avec une petite péniche à porter sous le bras, le bon vent, la marée, tant soit peu de courage et beaucoup d'équilibre, on s'embarque sur la Tamise, et, l'oreille charmée des récits d'un spirituel et savant ami comme Hulmandell, on sillonne rapidement la surface d'un fleuve sans joncs, sans vase, sans grèves, qui meurt de tous côtés sur des rives verdoyantes, belles comme les fraîches inventions du peintre le mieux inspiré. Vous laissez à votre gauche le château à l'antique, de nouvelle construction, qui a prêté longtemps au séjour du vieux roi le silence et la retraite de ses murailles gothiques³¹. Plus loin, c'est Twickenham où l'on vous montre la maison de Pope, et, en jetant vos yeux du côté opposé, vous respirez la fraîcheur ténébreuse de Windsor qui lui a inspiré les plus doux de ses chants. Monseigneur le Duc d'Orléans a demeuré à Twickenham, et nous y avons cherché avec un intérêt bien vif l'habitation de M. le colonel Atthalin dont le nom est si cher à la gloire et aux arts, et à qui nous devons personnellement tant de reconnaissance³². Il est malheureusement vrai que dans les sentiments les plus naturels et les plus francs de notre pauvre espèce, il entre toujours un peu d'égoïsme.

On a comparé la terrasse de Richmond à celle de Saint-Germain. Cette dernière ne peut toutefois souffrir aucune concurrence sous le rapport de son étendue, de sa majesté imposante qui en fait une sorte de monument, et même de l'immensité de sa perspective et de la variété de ses aspects. La terrasse de Richmond est une allée courte, étroite, peu régulière, sur le revers d'une colline, au pied de laquelle se développe un riche et admirable vallon, couvert de magnifiques ombrages, qui sont entrecoupés çà et là de gazons délicieux, ou se divisent d'espace en espace pour laisser suivre à l'œil le cours romantique de la Tamise. Le grand avantage de ce point de vue, peut-être unique dans la nature, consiste dans la multitude de ces arbres superbes qui ont fait autrefois aussi l'orgueil de nos campagnes, mais dont nous n'avons pas su respecter la vieillesse solennelle, et dont l'absence laisse chez nous à découvert un sol blanc, calcaire, pauvre de couleur, d'effet, de végétation, désagréables au regard et à la pensée. Les Anglais se plaisent à entretenir, pour le seul ornement de leurs paysages, de vastes plantations de grands arbres sans rapport, mais dont

31. La Tour de Londres.

32. Il participa entre autre, à la réalisation des lithographies de *Voyages pittoresques et romantiques dans l'ancienne France* de Isidor Taylor et Charles Nodier.

les épais feuillages ne cessent de verser dans l'atmosphère embaumée une fraîcheur abondante et salubre. Nous avons même vu quelques-uns de ces arbres à demi calcinés par le temps, et soigneusement restaurés par la main de l'homme, tant est vive et profonde la sollicitude religieuse qu'ils inspirent ! Le respect de ce peuple pour les animaux domestiques lui épargne le spectacle des scènes dégoûtantes et cruelles qui déshonorent trop souvent nos villes. Son respect pour les plantes même contribue, plus que toute autre chose, à l'ornement et à la prospérité de son territoire. Les sentiments tendres et affectueux ne font pas seulement le bonheur de l'homme privé : ils influent sur le bien-être des nations comme sur celui des familles.

Oxford

Si je faisais un *Manuel du Voyageur en Angleterre*, j'aurais beaucoup de peine à me tirer de ce chapitre. Je crois que personne au monde n'attache moins de prix que moi à l'écriteau des choses. Je cherche des impressions et non pas des noms. Il m'arrive fréquemment d'entendre parler de monuments célèbres que j'ai certainement vus, mais dont je ne me suis pas informé à mon Cicerone, quoique frappé d'admiration à leur aspect. Cette manière de jouir du beau a peut-être quelque chose de sauvage; mais je ne la changerai pas contre une autre, parce qu'elle est indépendante, et que la liberté est pour moi le plus grand attrait de tous les plaisirs. Nous sommes bercés depuis l'enfance de la réputation de tant de merveilles consacrées par le suffrage des siècles, qu'il y a d'ailleurs un charme assez piquant dans la possibilité d'une sensation nouvelle: et toutes les sensations ont ce charme-là pour un homme qui ne les goûte que dans le vague et qui n'attend pas, pour s'extasier, qu'on lui apprenne qu'un tableau est d'Apelle, ou, une statue de Polydore. Je pourrais, le *Guide d'Oxford* à la main, couvrir ici douze pages des noms des artistes des savants et des monuments dont on m'a entretenu pendant mon séjour à Oxford, et dépenser, sans m'appauvrir, l'érudition d'un catalogue et la richesse d'observation d'une table des matières; mais je ne consulte que ma mémoire, et ma mémoire ne me rappelle que ce qui m'a frappé. Un autre verra autre chose, et verra mieux: cela n'est même pas difficile.

Le premier aspect d'Oxford est extrêmement imposant: c'est une ville toute gothique, mais entretenue avec un soin non interrompu, depuis le siècle reculé où les historiens placent la première époque de son illustration. De loin, les flèches élancées de ses nombreuses basiliques, et leurs murailles couronnées de créneaux blanchissent entre des masses d'arbres de la plus belle verdure. La magnifique conservation des monuments; l'unité de style de presque toutes ces constructions dont peu d'objets de comparaison altèrent la vaste harmonie, le nom d'Alfred³³ qui plane encore sur cette cité, objet favori de ses munificences royales, tout transporte l'imagination au milieu des souvenirs d'un autre âge. On croirait qu'il y a peu d'années que ces murs se sont élevés à la voix d'un autre Amphion, et que dans leur enceinte seule la marche des siècles s'est arrêtée. Si, préoccupé de cette illusion, on jette les yeux de quelque

33. Alfred le Grand (848-899). À l'époque de Charles Nodier, on croyait encore que Alfred le Grand était le concepteur du centre universitaire d'Oxford.

distance sur la profondeur de la rue ou sous les colonnades des édifices, et qu'on y voie circuler de jeunes hommes vêtus de manteaux flottants, et coiffés de toques antiques, les uns déployant avec orgueil leurs élégantes draperies et volant au plaisir comme les compagnons d'Alcibiade, les autres immobiles, silencieux, recueillis, absorbés dans une laborieuse méditation comme les élèves de Pythagore, le prestige devient complet, et l'on s'étonne de porter seul un habit moderne au milieu de ce peuple des temps anciens.

Il n'est pas difficile enfin de trouver à Oxford un guide latin, une conversation latine, avantage d'ailleurs extrêmement rare en Angleterre ; mais cette ville des sciences n'est, pour ainsi dire, qu'une vaste université. Elle possède, si je ne me trompe, seize collèges, fréquentés par plus de deux mille jeunes gens des trois royaumes.

Le collège Volsey, fondé par le cardinal de ce nom, est remarquable par sa belle chapelle où se sont conservées de nombreuses parties de cette architecture intermédiaire que les Anglais appellent Saxonne, que nous pourrions appeler Normande, et qui a précédé de plusieurs siècles l'introduction de l'ogive. Ces monuments dont l'Angleterre s'enorgueillit avec raison sont très rares dans ses provinces, et sous ce rapport, comme sous plusieurs autres, elle aurait quelque chose à nous envier, si nous comptions des monuments pour quelque chose. Au moment où j'écris, on dessine, on peint, on grave, on modèle en Angleterre un bout de muraille de peu d'importance. Chez nous on démolit des temples et des palais. Ô charmantes églises de Lery, de Burlay, de Saint-Hippolyte de Biard, chefs-d'œuvre d'imagination et de goût que j'ai vus, avec tant de douleur, abandonnés aux ravages du temps avant de l'être à ceux de la *bande noire*³⁴, est-ce manquer aux devoirs du patriotisme, que de regretter qu'un coup de baguette magique ne puisse pas vous transporter en Angleterre ? Vous y subsisteriez du moins pour charmer encore les yeux du Français voyageur, en lui rappelant, dans ses courses lointaines, les grâces et les ornements de la patrie !

La bibliothèque du collège Volsey, quoique fort belle, est bien inférieure à la bibliothèque Bodléienne. La galerie de tableaux renferme de superbes et nombreux ouvrages du Titien, du Dominiquin³⁵, de Carle Maratte³⁶, des Caracches³⁷, et une précieuse esquisse peinte de la *Descente de Croix*, de

34. Groupe de spéculateurs qui, après la révolution et la mise sous séquestre des biens de l'église et des émigrés, réhabilitaient, revendaient, détruisaient les biens du patrimoine.

35. Domenico Zampieri, dit Le Dominiquin (1581-1641), peintre baroque italien.

36. Carlo Maratti (1625-1713), portraitiste et peintre historique italien.

37. I Caracci : Ludovico (1555-1619), Agostino (1557-1602) et Annibale (1560-1609).

Daniel de Volterre³⁸. Le réfectoire des élèves est orné d'une décoration que je trouve fort bien entendue : c'est une suite de portraits des hommes célèbres que cette école a produits. Quelques-uns d'entre eux sont admirablement peints par Reynolds³⁹ et les plus habiles de ses rivaux ; mais le sentiment général qui résulte de l'aspect de ce congrès de sages et de savants se passerait même des enchantements du pinceau. Quelle idée de son avenir, quelle noble émulation, quelle juste ambition de gloire doivent s'éveiller dans le cœur de l'étudiant, qui voit présider aux moindres actions de sa vie privée cet auguste sénat des patriarches de la science ! Le naturaliste salue en entrant les traits vénérables de Dillen, et le juriste, qui a passé la nuit à méditer sur les lois, élève jusqu'au profond Blakstone un regard d'admiration qui menace peut-être cette haute renommée d'une rivalité à venir. Ces jeunes gens s'accoutument à vivre parmi leurs modèles comme si la nature les leur avait laissés vivants, et, quand ils parviennent à augmenter de quelques acquisitions nouvelles l'immense domaine qui leur a été légué, ils ne méconnaissent pas la main protectrice qui leur prêta un fil dans le labyrinthe et une lumière dans les ténèbres. Nous pratiquons autrement l'éducation en France, et j'ai quelque regret de le dire. Persuadés que la science a commencé hier, et que toutes les sources de la gloire sont ouvertes d'aujourd'hui, parce que nos théories ignorantes et présomptueuses reposent toutes sur ce principe ridicule, les étudiants n'apprennent guère qu'une chose dans nos écoles publiques ; c'est qu'ils en savent plus que leurs maîtres ; et, à voir la manière dont on les instruit, je ne suis pas extrêmement éloigné de leur opinion.

La chapelle du *New College* est un des plus jolis monuments de l'architecture gothique. Les vitraux modernes sont de toute beauté, et ceux qui s'élèvent au-dessus de la façade, interposés entre la nef et le soleil couchant, produisent un effet magique. Ils représentent une adoration des bergers, et au-dessous, neuf figures des Vertus chrétiennes, dessinées avec une correction et une grâce que les amateurs d'antiquités ne préféreront peut-être pas à la naïveté du temps, mais qui rachètent bien, par la perfection du travail, quelque défaut d'harmonie et d'originalité. Dans la cour du même édifice, on admire le cloître gothique le plus élégant et le mieux conservé que nous ayons vu en Europe.

La bibliothèque et le musée Radcliffe, immense bâtiment circulaire, d'un goût moderne ou renouvelé des Grecs, qui paraît étranger à la ville ancienne, et du sommet duquel on découvre son merveilleux panorama, offrirait au pinceau de M. Prévost le sujet d'un nouveau chef-d'œuvre.

38. Daniele da Volterra (1509-1566), peintre et sculpteur maniériste italien.

39. Joshua Reynolds (1723-1792), portraitiste anglais.

Nous y avons remarqué des antiques extrêmement précieux, et une fort bonne bibliothèque d'histoire naturelle, particulièrement riche en ouvrages français.

Que dirais-je de cette belle collection de Bodley dont je parlais tout à l'heure, qui eût échappé à l'investigation des compilateurs d'itinéraires et des rédacteurs d'almanachs ? La galerie de tableaux nous a paru moins riche et moins importante que celle du collègue Volsey, quoiqu'elle contienne une suite assez curieuse de portraits des plus célèbres classiques anglais ; mais ces peintures n'ont guère de mérite si elles sont aussi peu ressemblantes qu'elles sont généralement médiocres d'exécution. Il faut voir cependant une *École d'Athènes*, exécutée, à ce qu'on dit, par Jules Romain⁴⁰, d'après les cartons de Raphaël, un excellent *Érasme* d'Holbein, et un portrait enchanteur de Marie Stuart⁴¹. On montre aux curieux, dans la cour de ce vaste bâtiment, une façade de la renaissance où les cinq ordres de l'architecture sont réunis, en cinq étages, d'une manière plus piquante par la singularité que satisfaisante pour le goût. C'est un spécimen d'un genre extraordinaire, et rien de plus. J'oublie nécessairement beaucoup d'autres choses, et peut-être celles que je m'étais le plus fermement promis de ne pas oublier. On les trouvera partout.

J'ai dit que les étudiants d'Oxford avaient un costume particulier fort remarquable. Il n'est pas absolument uniforme. Les différents états de la société auxquels ces jeunes gens appartiennent sont indiqués par autant de modifications dans leur habillement. Le nobleman est distingué du gentleman, qui l'est lui-même du common dont le lot ne me paraîtrait pas fort gracieux s'il n'avait l'avantage de compter encore du haut de son rang de common quelques degrés inférieurs. Il y a moyen d'envisager cette partie de l'institution sous différents rapports et de dire des choses très spécieuses dans l'un et l'autre sens ; comme tout est vrai en politique, selon les âges de la civilisation et le caractère des peuples, la thèse même de la classification est aussi bonne à soutenir qu'une autre, et le philosophe pratique qui se soucie assez peu de la classification pour s'accommoder de l'abjection d'Épictète ou du Paria, et qui ne conçoit pas que leur avilissement de convention puisse influer sur la dignité d'une âme élevée, n'attacherait probablement pas grande importance à cette discussion puéride ; mais j'avoue que l'inégalité des conditions si indispensablement imposée à l'homme social, si douloureusement humiliante pour l'homme naturel, ne me paraît nulle part plus déplacée que dans la

40. Giulio di Pietro di Filippo de Gianuzzi, (1499-1546), peintre et architecte Romain.

41. Des trois portraits que possède la bibliothèque, les deux qui pourraient correspondre à l'adjectif "enchanteur" sont anonymes. Le troisième, un peu plus austère, est signé C. Malding.

carrière des sciences, et entre des étudiants d'une fortune indépendante qui viennent, avec des droits égaux, puiser l'instruction à la même source. Il semble du moins que c'était là que devait se réfugier l'inexécutable fiction de l'égalité, si l'esprit de domination et la vanité insatiable des hautes classes de la société avaient pu la tolérer quelque part. Ces détails n'empêcheront personne en France de regarder la Grande-Bretagne comme *la terre classique de la liberté et de l'égalité*, tant que cette niaiserie politique ne sera point passée de mode avec une foule d'autres impertinences. Je suis cependant convaincu que s'il existe un pays où les libertés nationales soient plus étroitement et plus sévèrement circonscrites, où les nuances d'état soient marquées d'une manière plus mortifiante pour les classes inférieures, il faut le chercher hors de toutes les limites de la civilisation européenne. Il n'y a rien qui ressemble aux essais grossiers de la société comme ses perfectionnements.

De Londres à Édimbourg

York est une jolie ville, agréablement située au milieu d'une campagne romantique. Sa cathédrale passe à juste titre pour un des plus beaux monuments de l'architecture intermédiaire. Rien de plus majestueux que son ensemble, de plus imposant que ses proportions qui lui donnent, pour l'étendue, la seconde ou la troisième place parmi les grandes basiliques de l'Europe, de plus élégant que ses longues fenêtres en lancette, de cinquante-sept pieds de hauteur sur cinq de largeur; de plus noble et de plus riche enfin que son magnifique jubé gothique dont le devant est garni d'une suite de statues des rois d'Angleterre qui commence à Guillaume-le-Conquérant et finit à Elizabeth. Le concierge qui montre ces merveilles aux voyageurs ne manque jamais de les prévenir, à leur départ, qu'ils ne verront plus rien de semblable sur toute la terre, et cette hyperbole patriotique ne produit pas l'effet ordinaire des hyperboles. Elle ne choque point.

Durham, capitale du comté de ce nom, passe pour une des villes les plus pauvres de l'Angleterre. Nous y trouvons pour la première fois des mendiants, après cent cinquante lieues de voyage; ce sont de jolis enfants qui chantent, sur un de ces airs nationaux si tristement monotones, des souhaits de prospérité aux voyageurs. Trop heureux l'homme sensible aux beautés de la nature et de l'art, si un pénible sentiment n'en altérait pour lui l'impression dans cette ville d'ailleurs pittoresque et charmante! L'œil est frappé de loin par l'aspect de sa vaste et superbe métropole, d'où descend et se déploie le long de l'horizon un large demi-cintre de maisons blanches, surmontées de toits d'un rouge éclatant; mais l'admiration s'accroît encore au passage hardi du pont de Framlingate⁴², jeté, d'une colline à l'autre, sur une gorge au fond de laquelle la rivière court entre des ombrages ravissants. C'est dans les noires murailles du château ruineux de Durham que la plupart des chroniqueurs écossais font pénétrer Wallace sous les habits d'un barde ou d'un troubadour, pour y conférer avec Robert Bruce.

La dernière ville du comté de Durham n'est séparée que par un pont de la première ville du Northumberland: c'est Newcastle, célèbre par son château, par sa cathédrale gothique dont le style original est particulier à ce monument, et surtout par son commerce. On arrive au sommet de la montagne rapide que domine le quartier principal par la rue la plus

42. Framwellgate aujourd'hui.

longue, la plus droite, et en même temps la plus roide et la plus périlleuse que j'aie vue de ma vie. Les chevaux exercés à ce tour de force l'exécutent de fort bonne grâce. Et puis on laisse derrière soi les mines de charbon de terre, les fourneaux brûlants des usines, les huttes enfumées des ouvriers, le fameux marché de Morpeth, et on s'arrête à Alnwick, devant la merveilleuse façade du château des ducs de Northumberland, dont l'ensemble est un des plus singuliers qu'il soit possible de concevoir. Toute sa vaste étendue est couronnée de créneaux, et chacun des créneaux porte la statue d'un chevalier armé en guerre dans les attitudes variées du combat. Ce précieux monument d'antiquité a été restauré souvent, mais avec une fidélité si exacte, qu'il n'a rien perdu de sa physionomie primitive⁴³. Plus bas, un pont qui est également du moyen-âge et de la même conservation, traverse une jolie rivière dont le cours baigne des prairies délicieuses. C'est non loin de là que ce vaillant Douglas fut tué par un des jeunes Percy, qui furent faits prisonniers tous deux dans la même bataille⁴⁴. À quelque distance une croix, élevée sur votre droite au-dessus de la côte, marque le dernier champ de bataille et le lit de mort d'un roi soldat. C'est l'endroit où est tombé Malcolm⁴⁵. Enfin, vous passez une rivière de plus, vous traversez une petite ville remarquable par ses maisons rouges et son clocher élancé ; vous êtes à Berwick et sur le territoire d'Écosse. Le paysage, sans cesser d'être riche, devient plus austère et plus varié ; les montagnes dessinent sur l'horizon des arêtes plus aiguës, des profils plus crus et plus bizarres ; des ravins terribles coupent le sol des deux côtés de la route à une grande profondeur. Vous voyez se succéder sur votre chemin des promeneurs en manteaux d'étoffes quadrillées, de petits enfants en toques de laine bleue, des jeunes filles en chapeau de paille, en jambes nues, à la physionomie vive et riante aux yeux circassiens ; des Bohémiennes qui fument gravement leurs pipes. Votre attention est distraite d'espace en espace par des objets agréables et toujours nouveaux ; ce sont des pâturages pittoresques chargés de troupeaux bondissants, des friches sauvages, mais superbes, que hérissent les sceptres d'or du genêt, que décorent de leurs grappes élégantes les souples rameaux du cytise. Plus loin, c'est au milieu d'un bois de sapins lugubres, le vieux château de Douglas, et son pont gothique d'une seule arche lancé à cent vingt-deux pieds de hauteur au-dessus du torrent ; le port ro-

43. NdIA : Je crois que la dernière restauration date d'une soixantaine d'années. Elle était récente à l'époque du voyage de Dutens, vers 1770. On sait qu'il parcourait l'Europe en riche amateur et de châteaux en châteaux. Il dit dans son Itinéraire, souvent réimprimé sans être plus commun, qu'il n'a rien vu d'aussi magnifique que le château d'Alnwick. Je suis tout à fait de son avis.

44. À la bataille de Shrewsbury en 1403, puis repris par Shakespeare dans *Henry IV*.

45. Malcolm III (1058 - 1093)

mantique de Dunbar ; Haddington et ses jolies campagnes, et sa rivière qui roule sur des rocs de granit. Enfin vous parvenez au pied d'un groupe de montagnes parmi lesquelles vous distinguez *Arthur's Seat*, ou le trône du géant, et vous entrez à Édimbourg.

Nous avons fait une partie de cette route pendant les heures de la nuit, mais favorisés par la clarté presque non interrompue du jour polaire, sous un ciel que n'abandonne jamais tout à fait, à cette époque, la lumière du soleil, et où le crépuscule ne commence à s'évanouir que devant les premières clartés de l'aurore.

Bibliographie et webographie sommaire

Biographie Universelle des Musiciens - F. J. Fétis
The Letters of Horace Walpole - Richard Bentley
Shakespeare and the Hunt - Edward Berry
Lord Ruthwen, ou, Les vampires - Charles Nodier
Itinéraire et souvenirs d'Angleterre et d'Écosse - B. Ducos
The Autobiography of a Cornish Smuggler - Harry Carter
Le Roi Lear - William Shakespeare
Horace Walpole and his World - Horace Walpole
Encyclopedia Universalis
www.cntrl.fr
www.wikipedia.fr
www.walterscott.lib.ed.ac.uk

Nous remercions particulièrement la Bodleian Lybrary pour son aide précieuse.

Table des Matières

PROMENADE DE DIEPPE AUX MONTAGNES D'ÉCOSSE

Préface.....	9
À ma femme.....	11
Passage de Dieppe à Brighton.....	13
Rade de Brighton.....	15
Brighton.....	16
Londres.....	18
Monuments.....	20
Les docks, Greenwich.....	24
Les théâtres.....	26
Les musées.....	29
Richmond.....	32
Oxford.....	34
De Londres à Édimbourg.....	39
Édimbourg.....	42
Holyrood.....	45
D'Édimbourg à Glasgow.....	48
Glasgow.....	50
La cathédrale.....	53
Les boxeurs.....	55
Calédonie.....	56
Loch Lomond.....	59
Luss.....	61
Tarbet.....	62
Productions naturelles.....	64
Le Ben-Lomond.....	71
Trajet du Ben-Lomond au lac Kattrine.....	74
Le lac Kattrine.....	76
Les Gypsies.....	81
Loch Long.....	83
Ayr.....	85
Gretna Green.....	89
Du Cumberland à Londres.....	91
Canterbury.....	92
France !.....	95

TRILBY

Préface nouvelle	101
Préface	105
Trilby	109
Bibliographie et webographie sommaire	145
Table des Matières	147

- Imprimé sur les presses des Éditions l'Escalier -
Papier de couverture : Awagami Bamboo 170 g.
Papier pages intérieures : Bouffant Olin Bulk 80 g.
Police : Goudy Old Style dans ses trois fontes principales.
Impression numérique laser pour les pages intérieures et jet d'encre pour la couverture.
Dos carré collé.

Dépôt légal : avril 2019